

Les auditions d'entrée (qui s'adressent autant aux débutants qu'aux non débutants) pour **l'année scolaire 2026-27** du département **théâtre** du conservatoire à rayonnement départemental d'Orléans afin d'accéder au **cycle 1 (ou au cycle 2)** se déroulent en deux temps :

-Un temps de jeu en travail collectif (réparti en deux groupes d'élèves) de trois heures au total, sous la direction d'artistes enseignants du département théâtre.

-Un temps d'interprétation seul devant jury, comprenant :

- Un monologue à choisir parmi les textes ci-dessous.
- Une proposition artistique libre, qui n'excède pas trois minutes.

20 MONOLOGUES au choix

Jacques REBOTIER, *Litanie du dire et du faire* (2000)

J'aime beaucoup ce que vous faites
 j'aime beaucoup beaucoup ce que vous faites
 je trouve ça très
 je trouve ça vraiment
 extrêmement courageux
 cette façon dont vous
 énormément
 c'est très intéressant
 c'est très prenant
 quel travail derrière tout ça
 cette façon dont vous, toujours, et puis maintenant
 on faisait pas déjà un peu ça dans les années tant ?
 cette façon dont vous arrivez à
 vous avez mis longtemps ?
 pourquoi vous n'avez pas : fait le livret ?
 mis en scène ?
 pris un metteur en scène :
 modulé en fa ?
 écrit carrément autre chose
 je ne dis rien maintenant, c'est un peu frais
 c'est, c'est très, c'est, c'est, c'est très très, c'est.
 ça va ? pas trop fatigué ?
 ce soir-là, j'étais très pris

une ou deux coupures, peut-être ?
 je veux dire, j'avais la voix très prise
 moi, je ne vais jamais en banlieue
 cela-ressemble-un-peu-à cela-me-fait-penser-à on-dirait-du
 la tête aussi, très prise
 ah ça fonctionne, ça fonctionne très bien même, vraiment
 cela ne ressemble à rien, à rien d'autre, je veux dire
 quelquefois on n'a pas envie de dire tout de suite, on a besoin de
 je je vous téléphone dans la semaine, vous êtes là demain matin ?
 les textes c'est bien, mais la musique c'est pas bien, mais les textes c'est
 bien, la musique c'est bien, c'est pas bien
 vous avez mis trop de mi, il y a pas assez de ré
 je n'ai pas très bien entendu d'où j'étais
 j'aurais tellement aimé venir mais
 J'aime tellement ce que vous faites, avez fait, ferez.

Samuel BECKETT, *Premier Amour* (1946)

J'associe, à tort ou à raison, mon mariage avec la mort de mon père, dans le temps. Qu'il existe d'autres liens, sur d'autres plans, entre ces deux affaires, c'est possible. Il m'est déjà difficile de dire ce que je crois savoir.

Je suis allé, il n'y a pas très longtemps, sur la tombe de mon père, cela je le sais, et j'ai relevé la date de son décès, de son décès seulement, car celle de sa naissance m'était indifférente, ce jour-là. Je suis parti le matin et je suis rentré le soir, ayant cassé la croûte au cimetière. Mais quelques jours plus tard, désirant savoir à quel âge il était mort, j'ai dû retourner sur sa tombe, pour relever la date de sa naissance. Ces deux dates limites, je les ai notées sur un morceau de papier, que je garde par-devers moi. C'est ainsi que je suis en mesure d'affirmer que je devais avoir à peu près vingt-cinq ans lors de mon mariage. Car la date de ma naissance à moi, je dis bien, de ma naissance à moi, je ne l'ai jamais oubliée, je n'ai jamais été obligé de la prendre par écrit, elle reste gravée dans ma mémoire, le millésime tout au moins, en chiffres que la vie aura du mal à effacer. Le jour aussi, quand je fais un effort je le retrouve, et je le célèbre souvent, à ma façon, je ne dirai pas chaque fois qu'il revient, non, car il revient trop souvent, mais souvent.

Personnellement, je n'ai rien contre les cimetières, je m'y promène assez volontiers, plus volontiers qu'ailleurs, je crois, quand je suis obligé de sortir. L'odeur des cadavres, que je perçois nettement sous celle de l'herbe et de l'humus, ne m'est pas désagréable. Un peu trop sucrée peut-être, un peu entêtante, mais combien préférable à celle des vivants, des aisselles, des pieds, des culs, des prépuces cireux et des ovules déçus. Et quand les restes de mon père y collaborent, aussi modestement que ce soit, il s'en faut de peu que je n'aie la larme à l'œil. Ils ont beau se laver, les vivants, beau se parfumer, ils puent. Oui, comme lieu de promenade, quand on est obligé de sortir, laissez-moi les cimetières et allez vous promener, vous, dans les jardins publics, ou à la campagne. Mon sandwich, ma banane, je les mange avec plus d'appétit assis sur une tombe, et si l'envie de pisser me prend, et elle me prend souvent, j'ai le choix. Ou j'erre, les mains derrière le dos, parmi les pierres, les droites, les plates, les penchées, et je butine les inscriptions. Elles ne m'ont jamais déçu, les

inscriptions, il y en a toujours trois ou quatre d'une telle drôlerie que je dois m'agripper à la croix, ou à la stèle, ou à l'ange, pour ne pas tomber. Le mienne, je l'ai composée il y a longtemps et j'en suis toujours content, assez content. Mes autres écrits, ils n'ont pas le temps de sécher qu'ils me dégoûtent déjà, mais mon épitaphe me plaît toujours. Elle illustre un point de grammaire. Il y a malheureusement peu de chances qu'elle s'élève jamais au-dessus du crâne qui la conçut, à moins que l'Etat ne s'en charge. Mais pour pouvoir m'exhumer il faudra d'abord me trouver, et j'ai bien peur que l'Etat n'ait autant de mal à me trouver mort que vivant. C'est pour cela que je me dépêche de la consigner à cette place, avant qu'il ne soit trop tard :

Ci-gît qui y échappa tant

Qu'il n'en échappe que maintenant

Marie NDIAYE, *Royan* (2020)

Oui je sais que vous êtes là avant même de distinguer vos deux silhouettes ramassées dans la pénombre

que vous êtes là à m'attendre certains que je rentrerai et ne pourrai cette fois vous échapper

je le sais à l'odeur acide et forte qu'exhalent malgré vous et sans que probablement vous puissiez la sentir vos deux corps tout imprégnés de désespoir et d'entêtement et de croyance butée dans le bien-fondé de leur mission

vos corps compacts unis semblant n'être qu'un

envers lesquels j'ai toujours éprouvé pour cette raison une très légère très vague répugnance je sais que vous êtes là tout proches

et mes jambes se font lourdes et mes pieds avides de se transformer en petits sabots pour galoper longtemps

mes pieds sont pesants sur les marches mes narines frémissent humant l'air différent

je voudrais fuir d'un bond acquiescer à ma peur et cavalier vers la lande pelage ruisselant front glacé œil éperdu

affranchie néanmoins enfin libre et devoir

à jamais loin des effluves âcres de votre malheur

Je sais que vous êtes là je sais aussi que vous n'avez pas encore conscience de ma présence car l'attente vous a ensommeillés engourdis et que la certitude de votre droit à faire de moi ce que vous voulez vous rend peu sensibles aux frémissements de l'air

à la faible rumeur d'un autre souffle dans la cage d'escalier

au hurlement muet mais vibrant de ma profonde de mon irrévocable réticence

Oh je ne veux pas vous voir je ne veux pas vous parler je ne veux pas vous connaître

Je voudrais que vous soyez morts emportés par votre douleur bien proprement sans souffrir

Mourez ! Disparaissez !

Sortez de ma vie par la porte d'honneur la grande porte d'or au-delà de laquelle le ciel compatissant vous enveloppera vous réconfortera et vous serez glorifiés tandis que je demeurerai vivante inconsolée chargée du poids de mes fautes multiples

mais vivante et délivrée de vous de votre acharnement de l'impudeur de votre désolation !

Mourez mourez mourez mon dieu fais-les mourir bien tranquillement et dans la joie

Ces pauvres gens fais-les mourir mon petit dieu de miséricorde
ces parents affligés accorde-leur pour ma propre paix un cœur au repos enfin amen

Mariette NAVARRO, *Zone à étendre* (2018)

1- Obscurité

Pas de Lune ?

Il me semble que quelque chose rampe.

Il me semble que quelque chose grouille.

Pour quelque chose, c'est l'heure de sortir de chez soi, c'est l'heure de vivre.

Il me semble qu'un phénomène inconnu déploie sa logique dans l'obscurité.

Des branches s'agitent. Du bois casse. On dirait que des informations sont chuchotées entre les feuilles.

C'est un grand affairément.

Un grand rassemblement d'histoires minuscules.

Quand les bêtes suspendent leurs grattements ce sont les arbres qui s'y mettent.

Ma peau me pique.

Ne pas oser bouger me pique.

Les insectes tracent un chemin de ma poitrine à mon front.

Pour eux je ne suis qu'un obstacle de plus,

je n'éveille pas plus leur curiosité qu'une branche morte, qu'une souche, qu'une irrégularité du sol.

La nuit remet les compteurs à zéro.

La nuit me cloue au sol, me gèle les os.

Autour de moi, on s'organise sans s'aider d'aucune lampe. Il y a des bruits de pas, des déplacements dans la terre humide.

Et puis une voix, qui donne des explications, à quelques mètres de là.

Pour apprivoiser notre peur il faudrait ne pas rêver chacun de notre côté. Il faudrait se mettre d'accord. Il faudrait avoir un plan pour nos rêves.

Est-ce que quelqu'un a parlé ?

Est-ce que quelqu'un sait que je suis là, avec ma nouvelle peau faite d'insectes? Ils doivent bien avoir une raison, de se regrouper sur ma peau, de prendre possession de moi, de me servir d'écorce.

On ne peut pas se contenter de l'émeute.

On ne peut pas se contenter de la plainte et du constat.

Ça bouge tout autour de moi, et dans les replis de ma chair, entre mes doigts, sous mon aisselle. Je les imagine me dessiner des pommettes noires, bleues, rouges. Des ombres, où il n'y avait jamais eu d'ombre.

C'est simple, il n'y a qu'à faire ce qui est impossible.

Olivier CADIOT, *Un mage en été* (2010)

Je ne veux me réincarner en personne et réincarner personne.
 On est libre quand même.
 On n'est pas dans un film d'horreur où une jeune femme à tête d'oiseau accouche du diable himself.
 Un diable bébé.
 Je ne suis pas mage.
 On s'en fout de la famille.
 On n'est mage que si on décide de l'être.
 Les mages, ils choisissent d'être le descendant de qui ils veulent, je ne suis pas volontaire.
 Adoption à l'envers.
 Père sous X.
 Pitié.
 Le seul danger c'est qu'un dingo se réincarne en vous sans prévenir.
 Mais vous êtes déjà mort, ouf.
 Une série de gens plongent les uns dans les autres, et se dévorent.
 Je suis la chair du serpent mangée par le serpent. Comme ça je suis éternel.
 Quelle horreur.
 Ça ne risque pas de m'arriver un truc pareil. J'ai dit mage, comme ça, juste pour dire. Je ne suis pas voyant du tout, j'ai menti, confession : je suis travailleur.
 Je n'ai pas de dons.
 Je suis ordinaire.
 Je refabrique tout.
 Ligne à ligne.
 Et puis, heureusement, on ne se réincarne pas en famille.
 Et c'est justement parce que j'ai un grand oncle mage que je ne risque pas de le devenir, il suffisait d'y penser.
 Je danse
 Je suis libre
 Je danse tout seul comme si on était dix mille.
 Parquet à ciel ouvert.
 Ouf.
 À moins qu'on ne m'ait jeté un sort.
 Je ne peux pas y croire, d'autant que ce matin même j'ai reçu par la poste une demande de participation à un projet artistique autour de photographies d'un chat écrasé en forme de galette de poils sombres transportée dans un sac poubelle. Quelqu'un vous cloue un corbeau à la porte de la grange pour vous flanquer les idées noires.
 Mais non.
 Enfin j'espère.
 D'ailleurs, ils vont publier ma lettre de refus dans un vrai catalogue d'artiste.
 Je n'ai pas le temps d'écrire.

Edmond ROSTAND, *Cyrano de Bergerac* (1897)

Et que faudrait-il faire ?

Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
 Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc
 Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
 Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?
 Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,
 Des vers aux financiers ? se changer en bouffon
 Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
 Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?
 Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?
 Avoir un ventre usé par la marche ? une peau
 Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?
 Exécuter des tours de souplesse dorsale ?...
 Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou
 Cependant que, de l'autre, on arrose le chou,
 Et donneur de séné par désir de rhubarbe,
 Avoir un encensoir, toujours, dans quelque barbe ?
 Non, merci ! Se pousser de giron en giron,
 Devenir un petit grand homme dans un rond,
 Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,
 Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?
 Non, merci ! Chez le bon éditeur de Sercy
 Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci !
 S'aller faire nommer pape par les conciles
 Que dans les cabarets tiennent des imbéciles ?
 Non, merci ! Travailler à se construire un nom
 Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ?
 Non, Merci ! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes ?
 Être terrorisé par de vagues gazettes,
 Et se dire sans cesse : « Oh, pourvu que je sois
 Dans les petits papiers du Mercure François ? » ...
 Non, merci ! Calculer, avoir peur, être blême,
 Aimer mieux faire une visite qu'un poème,
 Rédiger des placets, se faire présenter ?
 Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais... chanter,
 Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
 Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
 Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
 Pour un oui, pour un non, se battre, – ou faire un vers !
 Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
 À tel voyage, auquel on pense, dans la lune !
 N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,
 Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,
 Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
 Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !
 Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
 Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
 Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,
 Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
 Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,

Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !

Franz KAFKA, *Rapport pour une académie* (1917)

Éminents Académiciens,

Vous me faites l'honneur de me demander de fournir à l'Académie un rapport sur ma vie antérieure de singe.

Telle que vous la formulez, je ne puis malheureusement déférer à votre invitation. Près de cinq années me séparent de l'état de singe, un temps peut-être court pour le calendrier mais infiniment long quand on le traverse au galop comme j'ai fait, accompagné, il est vrai, à certains moments du parcours, de gens de tout premier ordre, de conseils, d'applaudissements et de musique d'orchestre, mais, au fond, seul, car la compagnie se tenait, disons pour rester dans l'image, de l'autre côté de la barrière. Cette performance n'aurait pas été possible si j'avais voulu continuer à prendre, durant tout ce temps, un intérêt personnel à mon origine et mes souvenirs de jeunesse.

Le renoncement à toute espèce d'intérêt personnel a précisément été la loi suprême que je me suis imposée : moi, singe libre, j'ai consenti à ce joug. Du même coup mes souvenirs, à leur tour, se refermèrent de plus en plus. S'il est vrai qu'au début j'aurais pu encore choisir, à condition que les hommes me l'eussent permis, de revenir en arrière, de rentrer par la grande porte que fait le ciel au-dessus de la terre, à mesure que mon évolution, dont je fouettais la marche, faisait des progrès, la porte devenait plus étroite et plus basse; je me sentais toujours mieux, toujours plus enfermé dans le monde des hommes; la tempête qui soufflait de mon passé s'apaisa; aujourd'hui ce n'est plus qu'un courant d'air qui me rafraîchit les talons; et le trou lointain d'où il parvient et d'où je suis moi-même venu un jour, est devenu si petit que, même si j'avais les forces et une volonté suffisantes pour refaire tout le chemin jusqu'à lui, j'y laisserais ma fourrure à vouloir passer au travers. Franchement parlé, si volontiers que j'use d'images pour dire ces choses-là, franchement parlé : votre état de singe, Messieurs, en admettant que vous ayez derrière vous un état de ce genre, ne peut pas vous paraître plus éloigné que le mien ne l'est de moi. Et pourtant, de tous ceux qui marchent sur cette terre, personne qui ne se sente chatouillé au talon : le petit chimpanzé comme le grand Achille.

Cependant, en un sens extrêmement limité, je puis peut-être répondre à la question que vous m'adressez, et si je le fais, c'est avec le plus grand plaisir. La première chose que j'ai apprise a été la poignée de main ; la poignée de main est un geste de franchise ; puisse donc, à présent que je me trouve au sommet de ma carrière, la franchise de mes paroles rejoindre cette première poignée de main. Elles n'apporteront rien d'essentiellement nouveau pour votre Académie ; tout ce que je pourrai dire restera très en-deçà de ce qu'on m'a demandé et à quoi je ne puis répondre malgré ma meilleure volonté. Mais enfin cela montrera au moins la ligne qu'a pu suivre un ex-singe pour s'introduire dans le monde des hommes et s'y fixer. Il me serait pourtant interdit de faire part du peu qui va suivre si je n'étais complètement sûr de moi et si la position que je me suis faite sur toutes les scènes de music-hall du monde civilisé n'était désormais inébranlable.

Valère NOVARINA, *Le discours aux animaux* (1986)

Très tôt, j'ai vu que l'humanité se gélatinisait, bien que j'observasse la chose même chez ceux qui étaient pourris d'intelligence à l'époque. A l'âge de huit, déjà trop vieux pour les minimes, et soudainement mis maladroitement bien trop p'tit chez les vétérans, sans arrêt

nul au milieu des bons, et champion de pire chez les médiocres, déprogressant progressivement par résultats allant de l'arrière, je fus élu ultime des bons, énième au bond, huitième du fond, redernier de tous, aigle des cancre, échec vivant, trompeur scolaire. J'avais huit ans tout rond et j'étais déjà un enfant révolu. J'avais huit ans, et j'avais déjà le corpuscule blanc qui pendait à mon matricule blanc; et puis neuf ans mathématiquement l'an plus tard; et puis soudain quarante-sept dont trente-six d'inconduite, dix-neuf en négation, deux en exercices d'action, dix-huit en contradiction, un quart en thème logique, quinze en falsification, et vingt sur vingt en refus.

Du fond de mon abyssinait, membre interne, membre externe, j'avais pourtant déjà éprouvé trois fois la joie en secret. Avant même qu'elle me fût par la suite retirée et restituée. Et je m'épanouissais en secret, perché en des arbres, me nourrissant d'espoir et m'entraînant, toujours secrètement, à me désavouer moi-même avant d'aller mieux entraînant dans ma chute jusqu'au verbe tomber.

Eugène IONESCO, *Le roi se meurt* (1962)

LE ROI-

Sans moi, sans moi. Ils vont rire, ils vont bouffer, ils vont danser sur ma tombe. Je n'aurai jamais existé. Ah, qu'on se souvienne de moi. Que l'on pleure, que l'on désespère. Que l'on perpétue ma mémoire dans tous les manuels d'histoire. Que tout le monde connaisse ma vie par cœur. Que tous la revivent. Que les écoliers et les savants n'aient pas d'autre sujet d'étude que moi, mon royaume, mes exploits. Qu'on brûle tous les autres livres, qu'on détruise toutes les statues, qu'on mette la mienne sur toutes les places publiques. Mon image dans tous les ministères, dans les bureaux de toutes les sous-préfectures, chez les contrôleurs fiscaux, dans les hôpitaux. Qu'on donne mon nom à tous les avions, à tous les vaisseaux, aux voitures à bras et à vapeur. Que tous les autres rois, les guerriers, les poètes, les ténors, les philosophes soient oubliés et qu'il n'y ait plus que moi dans toutes les consciences. Un seul nom de baptême, un seul nom de famille pour tout le monde. Que l'on apprenne à lire en épelant mon nom: B-é-Bé, Bérenger. Que je sois sur les icônes, que je sois sur les millions de croix dans toutes les églises. Que l'on dise des messes pour moi, que je sois l'hostie. Que toutes les fenêtres éclairées aient la couleur et la forme de mes yeux, que les fleuves dessinent dans les plaines le profil de mon visage ! Que l'on m'appelle éternellement, qu'on me supplie, que l'on m'implore.

Bernard-Marie KOLTES, *Roberto Zucco* (1990)

Métro

ZUCCO - Je suis un garçon normal et raisonnable, monsieur. Je ne me suis jamais fait remarquer. M'auriez-vous remarqué si je ne m'étais pas assis à côté de vous ? J'ai toujours pensé que la meilleure manière de vivre tranquille était d'être aussi transparent qu'une vitre, comme un caméléon sur la pierre, passer à travers les murs, n'avoir ni couleur ni odeur ; que le regard des gens vous traverse et voie les gens derrière vous, comme si vous n'étiez pas là. C'est une rude tâche d'être transparent ; c'est un métier ; c'est un ancien, très ancien rêve d'être invisible. Je ne suis pas un héros. Les héros sont des criminels. Il n'y a pas de héros dont les habits ne soient trempés de sang, et le sang est la seule chose au monde qui ne puisse pas passer inaperçue. C'est la chose la plus visible du monde. Quand tout sera détruit, qu'un brouillard de fin du monde recouvrira la terre, il restera toujours les habits trempés de

sang des héros. Moi, j'ai fait des études, j'ai été un bon élève. On ne revient pas en arrière quand on a pris l'habitude d'être un bon élève. Je suis inscrit à l'université. Sur les bancs de la Sorbonne, ma place est réservée, parmi d'autres bons élèves au milieu desquels je ne me fais pas remarquer. Je vous jure qu'il faut être un bon élève, discret et invisible, pour être à la Sorbonne. Ce n'est pas une de ces universités de banlieue où sont les voyous et ceux qui se prennent pour des héros. Les couloirs de mon université sont silencieux et traversés par des ombres dont on n'entend même pas les pas. Dès demain je retournerai suivre mon cours de linguistique. C'est le jour, demain, du cours de linguistique. J'y serai, invisible parmi les invisibles, silencieux et attentif dans l'épais brouillard de la vie ordinaire. Rien ne pourrait changer le cours des choses, monsieur. Je suis comme un train qui traverse tranquillement une prairie et que rien ne pourrait faire dérailler. Je suis comme un hippopotame enfoncé dans la vase et qui se déplace très lentement et que rien ne pourrait détourner du chemin ni du rythme qu'il a décidé de prendre.

Martin CRIMP, *Atteintes à sa vie* (2009)

LE NARRATEUR.

C'est plutôt drôle et plutôt triste aussi. Plutôt quelque chose de doux-amer, cela pourrait être l'une de ces choses plutôt douces amères, l'une de ces choses qui font rire à travers les larmes. Après tant de temps, après de si longues années, il revient enfin chez sa maman.

D'abord, tu vois, elle dit quelque chose comme : « mais qui est là ? » Et puis, au bout d'un moment, elle réalise : « Mon Dieu, mais c'est mon fils ! » Et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, là, dans la cuisine. Et, tu vois, c'est vraiment très... émouvant, c'est vraiment très émouvant de voir qu'il a pu le faire, qu'il a trouvé cette force, de pardonner à sa maman, qu'il lui a pardonné son alcoolisme, qu'il lui a pardonné d'aller avec d'autres hommes, qu'il lui a pardonné d'avoir détruit la confiance en soi de son père, de l'avoir conduit au suicide... Et voilà qu'ils se mettent tous deux à pleurer, et à rire, tout à la fois ! Et rire, et pleurer encore, dans cette même cuisine où lorsqu'il était petit il assistait aux terribles querelles de ses parents : son papa, en larmes, jetant l'alcool de sa mère dans l'évier à dix heures du matin, tandis qu'elle, elle hurlait que si c'était un homme, un vrai, avec la moindre parcelle de dignité, elle n'aurait pas besoin de se saouler à mort, n'est-ce pas ? Et sur la table, il y a ces petites éraflures qu'il se rappelle avoir faites secrètement avec une fourchette. Alors, vous prenez conscience, vous voyez, de la continuité des choses, du côté doux-amer des choses. Puis, il dit : « Eh, M'man, j'ai une surprise pour toi... » Et Maman s'écarte plutôt de lui et suit ses yeux et dit : « Quelle surprise ? » Et lui : « Regarde par la fenêtre, M'man... » Alors, par la fenêtre, elle voit ce pick-up poussiéreux, et, à l'arrière, deux tout petits enfants, les yeux écarquillés, regardant plutôt droit dans la caméra, et elle n'arrive pas à croire que ce sont ses propres petits-enfants. Puis, il dit : « M'man, je veux te présenter Annie. » Et alors, cette femme, Annie, sort du pick-up, et elle est grande, et belle, et solide, avec ce regard bleu clair qui vous va droit dans le cœur. Elle est, oui, je pense, qu'elle est réellement la femme dont tout homme rêve, et l'épouse que toute mère aurait rêvé de choisir pour son fils.

On apprend que lui, Annie et les enfants mènent... comment dire... ce nouveau mode de vie. Oui, c'est cela, ce nouveau mode de vie loin de la ville, ils vivent de la terre, plantent des trucs, chassent des trucs, creusent le sol pour trouver de l'eau claire et pure, éduquent eux-mêmes leurs enfants, dans la conviction que l'homme est libre devant Dieu de se forger sa propre destinée, et d'employer tous les moyens nécessaires pour protéger sa famille.

Et, pendant le déjeuner, genre salade, poulet-mayonnaise, nous apprenons qu'il est en fait le commandant en chef d'un groupe d'individus ayant les mêmes idées, et qui ont pris les armes. Non pas parce qu'ils ont soif de sang, mais par nécessité, parce que c'est la guerre.

« La guerre, demande Maman, comment ça la guerre ? » Alors, Annie doit expliquer à Maman que, eux, ils ne croient pas aux taxes, ni au bien-être social, et toute cette merde, que leur guerre est une guerre contre un gouvernement qui retire le pain de la bouche des travailleurs pour le donner aux pornographes et aux avorteurs de ce monde, c'est une guerre contre les pédés abandonnés de Dieu ! Une guerre contre les trafiquants de crack et les Noirs ! Une guerre contre les Juifs conspirateurs qui veulent réécrire l'histoire ! Une croisade contre les images dégénérées qui veulent se faire passer pour de l'art ! Une guerre contre tous ceux qui ne veulent pas reconnaître notre droit à porter des armes ! Et il y a une lumière intérieure dans Annie, comme si, ouf ! elle avait pu fuir, fuir le tohu-bohu et le désordre de notre vie et de notre époque, trouver une sorte de... quoi, en fait ? Cette... chose, je suppose... Cette chose, cette... chose absolue. Comme si elle avait trouvé cette chose, comme si... tu vois, comme si elle avait trouvé cette chose, cette... clé. Oui, cette chose-clé ! Ce secret, cette... certitude et cette simplicité. Cette chose, secrète et simple, que nous cherchons tous pendant notre vie, et qui est, je crois, la vérité.

MOLIERE, *Georges Dandin ou Le Mari confondu* (1668)

GEORGES DANDIN, *seul*.

Ah ! qu'une femme Demoiselle est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier comme j'ai fait à la maison d'un gentilhomme. La noblesse de soi est bonne : c'est une chose considérable assurément, mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles lorsqu'ils nous font nous autres entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes. C'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

JEAN-LUC LAGARCE, *Juste la fin du monde* (1990)

SUZANNE :

Parfois, tu nous envoyais des lettres, parfois tu nous envoies des lettres, ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ? de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases, rien, comment est-ce qu'on dit ? Elliptiques. « Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. » Je pensais, lorsque tu es parti (ce que j'ai pensé lorsque tu es parti), lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous as faussé compagnie (là que ça commence), je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire dans la vie, ce que tu souhaitais faire dans la vie, je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire) ou que, de toute façon – et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu ne peux pas ne pas le savoir, une certaine forme d'admiration, c'est le terme exact, une certaine forme d'admiration pour toi à cause de ça -, ou que, de toute façon, si tu en avais la nécessité, si tu en éprouvais la nécessité, si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais écrire, te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer plus encore. Mais jamais, nous concernant, jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit comme ça, c'est une sorte de don, je crois, tu ris) jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité – c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi – jamais

tu ne te sers de cette qualité que tu possèdes, avec nous, pour nous. Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas dignes. C'est pour les autres. Ces petits mots – les phrases elliptiques – ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes postales (nous en avons aujourd'hui une collection enviable) comme si tu voulais, de cette manière, toujours paraître être en vacances, je ne sais pas, je croyais cela, ou encore, comme si, par avance, tu voulais réduire la place que tu nous consacrerai et laisser à tous les regards les messages sans importance que tu nous adresses.

« Je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour vous »

Bertolt BRECHT, *Grand-peur et misère du IIIème Reich* (1935/1938)

Francfort, 1935.

C'est le soir. une femme fait ses malles. Elle trie ce qu'elle va emporter. [...] Elle se promène de long en large. Puis elle commence à parler, elle répète le petit discours qu'elle compte tenir à son mari.

LA FEMME JUIVE : Oui, je pars, Fritz. Je suis peut-être restée trop longtemps déjà, tu dois m'en excuser, mais... Elle s'arrête, réfléchit, et recommence autrement. Fritz, il ne faut plus me retenir, tu ne peux pas... Il est évident que je te fais du tort, je sais, tu n'es pas un poltron, tu ne crains pas la police, mais il y a pire. Ils ne te mettront pas dans un camp, mais demain, ou après, ils t'empêcheront d'aller à la clinique, tu ne diras rien, mais tu tomberas malade. Je ne veux pas te voir ici, dans un fauteuil, passant ton temps à feuilleter des revues, c'est pur égoïsme de ma part, si je m'en vais, rien d'autre. Ne dis rien... *Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.* Ne dis pas que tu n'es pas changé, tu l'es ! La semaine dernière, tu as trouvé, en toute objectivité, que le pourcentage de savants juifs n'était pas si élevé. Ça commence toujours par l'objectivité, et pourquoi, maintenant, ne cesses-tu pas de me répéter que je n'ai jamais fait preuve d'un tel nationalisme juif ? Évidemment je deviens nationaliste. C'est un mal contagieux. Oh, Fritz, qu'est-ce qui nous est arrivé ! *Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.* Je ne te l'ai pas dit que je voulais partir, que je voulais partir depuis longtemps, parce que je ne peux pas te parler quand je te regarde, Fritz. Cela me semble alors tellement inutile, de parler. Tout est déjà réglé. Qu'est-ce qui leur a pris ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Qu'est-ce que je leur fais ? Je ne me suis pourtant jamais occupée de politique ! Est-ce que j'ai été pour Thaelmann ? Ne suis-je pas l'une de ces femmes de la bourgeoisie qui ont un train de maison, etc. ? ... Et d'un coup, seules les femmes blondes auraient le droit de vivre ainsi ?

Ces derniers temps, j'ai souvent pensé à ce que tu me disais, il y a des années, qu'il y avait des individus précieux et des individus moins précieux, et que les uns, en cas de diabète, avaient droit à l'insuline et les autres pas, et j'approuvais, imbécile que j'étais ! Ils ont fait aujourd'hui une nouvelle classification de ce genre, et maintenant je suis ceux de ceux qui valent moins que rien. Je l'ai bien mérité. *Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.*

Oui, je fais mes bagages. Ne fais pas comme si tu ne t'étais aperçu de rien ces derniers jours. Fritz, j'admets tout, sauf une chose, que nous ne nous regardions pas en face pendant la dernière heure qui nous reste. Ils n'ont pas le droit d'obtenir cela de nous, ces menteurs qui contraignent tout le monde au mensonge. Une fois, il y a dix ans, quelqu'un avait fait réflexion que je n'avais pas le type juif, tu avais dit aussitôt : si, elle l'a. Et cela me plaisait. C'était clair. Aujourd'hui, pourquoi tergiverser ?

Je fais mes bagages parce que, sinon, ils ne te laisseront plus médecin-chef. Et parce que déjà, dans ta clinique, ils ne te saluent plus, parce que déjà, la nuit, tu n'arrives plus à dormir. Je ne veux pas que tu me dises que je ne dois pas partir. Et je fais vite, pour ne pas t'entendre

me dire que je dois partir. C'est une question de temps. Le caractère, c'est une question de temps. Ça dure plus ou moins, comme les gants. Il y en a de bons, qui tiennent longtemps. Mais ils ne tiennent pas éternellement. D'ailleurs, je ne suis pas en colère. Si, je le suis. Pourquoi dirais-je toujours amen ? Qu'est-ce qu'il y a de mal dans la forme de mon nez et dans la couleur de mes cheveux ? Je dois quitter cette ville, où je suis née, pour qu'ils n'aient pas à me donner ma ration de beurre.

Gregory PLUYM, *Une certaine biographie du ciel* (2017)

« MOURIR D'AMOUR »

Sur le mur en pente dans la rue, juste avant la plage tu sais quand on voit la mer au loin, Mourir d'amour c'est quand on meurt tout seul d'amour sans les autres tout autour et souvent ça brûle les yeux ça abîme les yeux, les yeux tout gonflés, Mourir d'amour c'est du verre pilé dans les yeux, après ça te fout en l'air tes rêves pendant des mois et des années, ça t'empêche de dormir ça te dit vis vis vis vis vis vis vis vis pense pense pense pense, si c'est pas l'enfer ça c'est quoi,

Elle prend un temps

et le passé on ne le regarde plus, les souvenirs ils s'évanouissent, les visages ils deviennent minuscules, les paysages rétrécissent, on ne voit plus bien les yeux et la bouche on ne remet plus bien la chambre l'arbre penché le morceau de lune et tout devient comme une sorte de rêve, dormir encore aurait mieux valu, juste un peu, encore un tout petit peu,

Elle prend un temps

faut que je me souvienne, la dernière ballade avec toi, avec lui et toi, la découverte de la crypte, lui il disait qu'il y avait la plage plus loin, après la rue en pente, même sans la voir ça lui sortait de la bouche, il y a la plage en bas on sera bien, et pour la voir fallait descendre une falaise et se blesser les pieds, avec les coquillages cachés dans les fissures, des fissures dans les rochers, et plus tard il m'avait fait écouter la mer dans un coquillage, quelle connerie, toi tu dormais pas loin, putain,

MOLIÈRE, *L'École des femmes* (1662)

Acte II, scène 2

ARNOLPHE-

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage.
 À d'austères devoirs le rang de femme engage :
 Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
 Pour être libertine et prendre du bon temps.
 Votre sexe n'est là que pour la dépendance.
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.
 Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
 L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne :
 L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.
 Et ce que le soldat dans son devoir instruit

Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
 Le valet à son maître, un enfant à son père,
 À son supérieur le moindre petit frère,
 N'approche point encor de la docilité,
 Et de l'obéissance, et de l'humilité,
 Et du profond respect, où la femme doit être
 Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître.
 Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
 Son devoir aussitôt est de baisser les yeux ;
 Et de n'oser jamais le regarder en face
 Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce,
 C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :
 Mais ne vous gêtez pas sur l'exemple d'autrui.
 Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
 Dont par toute la ville on chante les fredaines :
 Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
 C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
 Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne ;
 C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne :
 Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;
 Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu :
 Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes,
 Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
 Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons :
 Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
 Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,
 Elle sera toujours comme un lis blanche et nette
 Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
 Elle deviendra lors noire comme un charbon.
 Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
 Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
 Bouillir dans les enfers à toute éternité :
 Dont vous veuille garder la céleste bonté.

Christophe TARKOS, *Le bonhomme de merde* (1998)

Alors voilà -----j'ai rencontré-----une personne-----qui est un homme de merde-----il est
 tout fait de merde-----i me regarde avec des yeux de merde-----des yeux un peu marron-
 -----parce que l'eau de ses yeux de ses yeux de merde-----c'est de l'eau marron-----de
 merdre-----et toute sa peau est faite de merde-----et quand il parle il ouvre sa bouche-----
 --et je vois sa langue qui est une longue langue de merde-----avec des gencives un peu
 baveuses de merde-----et j'ai regardé ses dents ce des dents très dures mais c'est de la
 merde très dure-----qui a beaucoup séché sui est très dure-----mais ce sont des dents de
 merde aussi-----et ses lèvres qui bougeaient qui bougeaient bien, normalement, c'était de
 la merde plus molle, il arrivait à déplacer ses lèvres un peu molles, de merde molle, de façon
 normale -----et on voyait bien ses mains, de longues mains, de doigts de longs doigts de
 longs doigts de merde, aussi-----avec la paume des mains de merde-----de la merde un
 peu plus claire-----et le dessus de la main de la merde plus foncée-----et toute sa bouche
 de merde un peu plus rouge-----que sa peau-----sa peau d'une couleur de merde assez

conforme et unilatérale-----et je crois-----qu'il avait -----une cervelle-----plissée-----dense-----très serrée-----avec des plis et des sillons qui étaient aussi, j'en suis sûr, une cervelle faite de merde.

Sylvain LEVEY, *Ô Ciel la procréation est plus aisée que l'éducation* (2004)

Scène 5

Je voulais des roller-blades mais papa Piette et belle-maman Muchet n'ont rien compris. Papa Piette et tonton ont vidé quelques verres, belle-maman Muchet a apporté n gros, un très gros carton, un kit de la parfaite bonne petite ménagère m'y attendait dans le fond : une mini-gazinière, un four, un four à micro-ondes, un mini-Frigidaire, un p petit évier avec son égouttoir, un balai et sa balayette, un aspirateur, quelques torchons, un tablier, un service à vaisselle de vingt-cinq pièces : huit assiettes plates, quatre assiettes creuses et quatre assiettes à dessert, une soupière, une saucière, un plat à poisson, un légumier, quatre assiettes à fromage et son plateau pour le fromage avec chaque région son fromage, « tout pour être une vraie petite femme » s'est exclamé toton et tout le monde a rigolé, joyeux anniversaire petite Piette, nos voeux les plus sincères. « Quand est-ce que tu m'invites dans ton restaurant » a continué tonton et tout le monde a rigolé, joyeux anniversaire petite Piette, nos voeux les plus sincères. Les hommes ont vidé la bouteille, belle-maman Muchet en a ouvert une autre, joyeux anniversaire petite Piette, joooooyeux aaaaanniveeeersaiaiaiaiaire !!! Le vin a tourné au vinaigre quand j'ai refusé les cadeaux « je voulais des rollerblades » - silence - toton a toussé - « Dis tonton pourquoi tu tousses » a plaisanté la tante mais personne n'a rigolé, « C'est pas le tout mais y a de la route » a expliqué toton en toussant et tonton et tata et les cōusins sont partis peu après. C'est une journée ordinaire. Papa et maman ne s'aiment plus. Je ramasse ma peine à la cuillère, j'allume la télé n'en parlons plus.

Falk RICHTER, *Sous la glace* (2015)

Jean Personne-Délire

JEAN PERSONNE - Parfois je suis ailleurs pendant des heures, juste ailleurs, je ne sais pas où, dans l'entreprise, à une réunion, je rentre à la maison et je me cache derrière le radiateur ou je me couche par terre à côté du lit, je continue à lire tous les dossiers, la plupart du temps je me lève à l'heure, je prends le métro ou le taxi, je n'arrive plus à trouver ma voiture, elle est quelque part, quelque part sans moi, je ne sais pas où elle est, elle circule sans moi, se cherche une place sans moi, roule et roule sans s'arrêter, je ne regarde plus personne dans les yeux, j'effleure tout du regard, je suis assis là, à travailler, et je pense :

Ce n'est pas ma vie, ça, mais je la vis tout de même, je vis ça ici pour vous, pour que vous alliez tous mieux et l'autre vie que je ne peux pas vivre parce que je n'ai pas le temps et que je manque toujours la piste d'atterrissage, je la vis autrement, à un autre endroit, en moi, maintenant, en même temps, en pensée, quelque chose, quoi que ce soit, vis quelque part sans moi, se trouve quelque part sans moi et vivote sans que je l'aie jamais rencontré, ça me passe à côté et me regarde avec une expression de peur panique parce

que ça fonce sur une grande surface de glace, ça se crashe dans une forêt et ça prend feu, ça s'effondre comme un de ces putains de fonds d'actions de ce salaud de Tom, qui m'a fait perdre tout mon argent.

Qu'est-ce que j'ai fait ces dernières années ? Je ne sais plus, j'avais une femme ? non ; j'avais des enfants ? non ; des relations sexuelles ? de temps en temps, il y avait bien quelque chose, je ne me rappelle plus rien sauf que c'était rapide et que ça demandait beaucoup de dépenses pour une jouissance bien brève au bout du compte, silence, un grésillement sourd, froid, mon téléviseur me lance des regards tellement bizarres, qu'est-ce qu'il me veut ? Il veut se rapprocher de moi, il veut que nous nous rapprochions enfin, il veut de l'affection, mon téléviseur veut de l'amour, mon téléviseur mon téléviseur veut être proche de moi, mais je ne veux pas, je ne veux être proche de personne, il veut me toucher mais je ne veux pas qu'on me touche,

il faut que je me barre, que je parte, je veux qu'on vienne me chercher, qu'est-ce que je dois faire pour qu'on vienne me chercher ? Tous les flinguer, oui, peut-être, peut-être, quand j'ai commencé, la vie était ici complètement différente, non ? IL FAUT QUE JE ME BARRE IL FAUT QUE JE PARTE IL FAUT QUE ÇA S'ARRETE IL FAUT QUE ÇA S'ARRETE IL FAUT QUE ÇA S'ARRETE PARTIR PARTIR LOIN LOIN VITE DEHORS LOIN.

SOPHOCLE, *Electre* (–V^{ème} avt J-C) - Traduction : Antoine Vitez

ELECTRE (*répondant au coryphée*) - J'ai honte, à penser, mes amies que mes plaintes sans fin me font paraître peu patiente. Mais la violence m'y force, pardonnez-moi.

Quelle femme de bonne race ferait autrement que moi, ayant sous les yeux les malheurs de son père, et moi je les vois sans cesse jour et nuit grandir plutôt que diminuer.

Ma mère d'abord, qui m'a mise au monde, je la hais. Et puis vivre, dans ma maison, avec les assassins de mon père ! Qui me commandent, qui me donnent ou me refusent ce qu'ils veulent ! Et mes journées, crois-tu, quand je vois Egisthe assis sur le trône de mon père portant les mêmes vêtements, ou versant les libations à la place où il l'a tué, ou quand je vois cette infamie qui dépasse toutes les autres : l'assassin couché dans le lit de sa victime, et à côté de lui ma mère, s'il faut appeler ma mère cette misérable concubine, cette femme effrontée qui vit avec un homme impur sans craindre la vengeance.

Et on dirait qu'elle est fière de ce qu'elle a fait : chaque mois, quand revient le jour du crime, on chante, on sacrifie une brebis aux dieux sauveurs. Moi je vois cela, moi misérable au fond de cette maison, je pleure, je me ronge, je maudis cette fête qui porte le nom de mon père – seule pour moi seule, car on ne me permet pas de rassasier mon cœur de larmes.

Près de moi, cette femme si noble, dès qu'elle me voit, m'injurie : « Maudite vermine ! Il n'y a que toi aies perdu ton père ? Il n'y a personne d'autre en deuil ? Je te souhaite une mort misérable, et que les dieux, en bas comme ici, te condamnent à gémir toujours ! » Voilà comment elle m'insulte. Mais quand elle entend dire qu'Oreste va venir, elle hurle comme une folle à ma face : « C'est toi qui me vaux tout ça. C'est ton ouvrage. Puisque c'est toi traîtreusement qui m'a pris Oreste des mains pour le mettre en lieu sûr. Mais tu me le paieras ».

Et pendant qu'elle crie, l'autre, « son glorieux époux », la lâcheté, la malfaisance mêmes, il est près d'elle, il l'excite, lui, l'homme qui reste avec les femmes quand les autres font la guerre.

Moi, j'attends toujours, qu'Oreste vienne et me délivre, je meurs d'attendre. A trop tarder, il m'a fait perdre mon espoir pour aujourd'hui et pour demain.
 Mes amies, je ne peux pas être sage et respectueuse ; quand partout règne le mal, il faut bien être méchant.

Stanislas COTTON, *Si j'avais su j'aurais fait des chiens* (2005)

MADAME SIDONIE PATATRAS :

Le bonheur c'est peu de choses
 Le bonheur est fait de petits riens
 Comme exterminer la fourmilière
 Qui s'obstine à renaître chaque année derrière le frigidaire
 Siroter mon petit café dans la cuisine
 Cuisine dégraissée bien sûr Propre Nette
 Toujours avoir un bon produit dégraissant
 Muscle Moi c'est Muscle que j'utilise
 J'aime boire une petite bière vers onze heures
 Je hais la poussière
 J'aime l'aspirateur L'as-pirateur
 Mon as Il dévore Il vibre
 Je souris à la machine à laver
 Elle ronronne et lave les chemises Les bleus de travail
 Les nappes
 Les chaussettes Les soutiens-gorge Les culottes et les
 slips
 Elle s'empifre S'en met jusque là de nos merdouillasses
 Avec Tiptop pas de problème C'est une excellente
 poudre à lessiver
 Allez Une petite bière
 Bordel La petite a encore pissé dans son lit
 Puisque c'est comme ça Tu vas dormir dedans
 On voit que ce n'est pas toi qui fais la lessive
 Moi Une bonne petite bière bien fraîche
 Quel dommage que nous n'ayons pas de quoi acheter un
 lave la vaisselle
 Les radiateurs réchauffent les pièces en hiver
 Nom de dieu Des saloperies d'oiseaux bouffent les fleurs
 que j'ai semées
 Quelle belle invention de frigidaire
 Je vais foutre du poison à ce piafs Moi
 Je fais le repassage en regardant la télévision
 Oh je prendrais bien une autre bière
 Ah je suis bien contente.